

SOUVENIRS D'UN CANADIEN FRANÇAIS DE LA 13^E GÉNÉRATION : M. GEORGES-ÉDOUARD FORTIER

Sylvie Fortier, *rechercheuse*
Université Bishop's

Jean Levasseur, *directeur de projet*
Université Bishop's

L'ancêtre normand de M. Georges-Édouard Fortier, Noël Forestier (première génération), vint s'installer au Canada au début des années 1660. Nul ne peut dire avec certitude s'il était membre du Régiment de Carignan venu défendre la colonie contre les poussées guerrières iroquoises, mais l'on sait toutefois qu'il vint au pays en compagnie de son fils, Antoine. Après quelques années de durs labeurs à Beauport, les Fortier s'installèrent à l'Île d'Orléans. À la fois pêcheurs et cultivateurs, ils demeurèrent, d'une génération à l'autre, dans la région immédiate de Québec jusqu'en 1845. Le Québec compte alors près de 700 000 âmes et est aux prises avec



*Enfants de G.-E. Fortier.
Été de 1950 (photo de famille).*

de sérieux problèmes économiques. Après avoir pris possession peu à peu des basses terres le long du fleuve Saint-Laurent, les habitants avaient dû, sous les effets de l'intense poussée démographique des années 1820 à 1840 – la population avait augmenté de 270 000 habitants en vingt ans – se déplacer vers les plateaux laurentiens et appalachiens. Le monde agricole vivait alors des problèmes en apparence insolubles. L'ignorance en agronomie était endémique – on ne procédait ainsi à aucune rotation des sols – les infrastructures, responsabilité des seigneurs, étaient pratiquement inexistantes, la



G.-E. Fortier.
Circa 1950 (photo de famille).

population explosait, mais l'intérêt pour la colonisation demeurait encore et toujours très limité, en raison des immenses difficultés et sacrifices qu'elle imposait à ses tenants. Pour ces raisons, près d'un million de Québécois profitèrent, dans le demi-siècle suivant, des avancées dans la construction des chemins de fer pour aller tenter fortune aux États-Unis, particulièrement en Nouvelle-Angleterre.

En 1845, les trois frères de la huitième génération de Fortier, Jacques, Joseph et André, choisirent au contraire de relever le défi du développement des régions et se firent colons défricheurs à Broughthon, en Beauce. L'histoire se répéta trois générations plus tard (onzième génération) alors que Léon Fortier (fils de Damase) acheta une terre à Saint-Isidore d'Auckland dans les Cantons de l'Est, au début des années 1900. Son fils aîné Joseph (douzième génération), à l'instar de ses frères d'ailleurs, fit à son tour l'acquisition d'une terre à défricher dans la paroisse. Quels souvenirs nous reste-t-il de cette valeureuse époque de défricheurs ?

Dans le projet de recherche intitulé *Souvenirs d'un Canadien français de la 13^e génération* : M. Georges-Édouard Fortier, Georges-Édouard (1914—...), fils de Joseph, partage avec nous les multiples détails de sa vie et des souvenirs qu'il tient de ses grands-parents Léon (1871–1963) et Delvina Vachon (1869–1936) et de ses parents. Sa mère, Antoinette Roy, s'occupait de ses huit enfants ainsi que des cinq enfants de Joseph, issus d'un premier mariage. Elle battait la crème et cardait la laine, avant de cuisiner et coudre pour toute la famille. Elle s'occupait bien sûr de l'entretien de la maison et du lavage, ce qui ne l'empêchait pas de donner un coup de main à son mari et à ses fils pour les travaux des champs. Antoinette avait également un talent fort particulier, qui faisait ponctuellement accourir les cultivateurs de toute la région : elle tenait de Dieu le don de pouvoir prédire la température, et tous tenaient à savoir ce que l'été leur réservait. Ses prédictions, toujours très justes, permettaient par exemple de bien choisir les jours pour étendre le grain à sécher.



Doris et Angèle, filles aînées de
G.-E. Fortier. Cabane en
bois rond de Saint-Mathias.
Circa 1940 (photo de famille).



Joseph Fortier (3^e à gauche, rangée du bas) et Antoinette Roy (3^{ème} à droite, rangée du bas), parents de G.-E. Fortier (2^{ème} à droite, rangée du haut — photo de famille). Circa 1940.

Quant à son père Joseph (1889–1983), Georges-Édouard prend fierté à étaler ses nombreux talents pour la construction de cabanes à sucre et ses habiletés manuelles en général, qui lui permettaient de fabriquer adroitement quantité d'objets utilitaires, des raquettes aux traîneaux en passant par les plats de fonte. Toutefois, Joseph était d'abord et avant tout un cultivateur et un bûcheron, nouveau métier apparu avec le développement des régions au milieu du XIX^e siècle. Georges-Édouard était très attaché à son père et partageait avec lui toutes les tâches : le train, les semences, les récoltes, les brûlis, le transport du bois, la chasse, les tournées pour aller porter la crème au village... Le jeune Georges-Édouard quitta donc rapidement l'école, où il avait déjà l'honneur et la responsabilité de chauffer le poêle et de charrier l'eau, pour venir prêter main-forte à son père.

Le conservatisme religieux battait alors son plein et le clergé, soucieux de ne pas perdre d'âmes aux mains des séditieux protestants, s'assurait de maintenir pour ses ouailles un encadrement moral décent, qu'importe le lieu. Ainsi, d'un fort raisonnable ratio d'un prêtre pour 1080 fidèles en 1850, la société québécoise se targuera, quarante ans plus tard, d'un ratio encore plus impressionnant d'un prêtre pour 510 catholiques. Sous l'égide des paroisses, l'Église sera omniprésente, fondant partout, tant dans les villes que les campagnes, cercles, ligues, associations caritatives et organisations syndicales. À l'école de Georges-Edward, les enfants récitaient une prière le matin et le



Famille et enfants de G.-E. Fortier et
Lucienne Bernier. Circa 1945 (photo de famille).

chapelet au début de l'après-midi. Les gens du village achetaient leur banc à l'église et parcouraient de grandes distances, beau temps – mauvais temps, pour célébrer la messe du dimanche. Il y avait également de nombreuses autres célébrations religieuses (les vêpres, le mois de Marie...) et les divers sacrements (baptême, confirmation, mariage...) étaient scrupu-

leusement respectés. Les Fortier, comme tous les bons catholiques de leur époque, célébraient Noël après la messe de minuit et la messe de l'aurore. C'est avec un soupçon de douce nostalgie que Georges-Édouard Fortier nous raconte ces grands moments : les enfants de la campagne revenaient à la maison impatientement pour sortir de leur bas une orange, des caramels, du *candy* ainsi que des arachides en écales, pendant que les grands festoyaient... de façon bien différente !

Quiconque a lu *Jean Rivard, défricheur* d'Antoine-Gérin Lajoie se souviendra du caractère particulièrement réservé, et familial, des fréquentations entre jeunes hommes et jeunes filles. Si cette forme n'était pas, au pays, universelle, elle répond toutefois fort bien à la tradition des liens pudiques qui se sont peu à peu tissés entre Georges-Édouard et sa future épouse, Lucienne Bernier, qu'il a rencontrée dans une soirée paroissiale organisée par les religieuses. Il a commencé par la reconduire chez elle, simplement, après les célébrations du mois de Marie où Lucienne chantait. Puis, plus tard, il commença à aller veiller à la maison familiale des Bernier, le samedi soir, après avoir fait le train et récité le chapelet avec sa famille. Il eut ensuite droit aux importantes et symboliques visites du dimanche soir; pendant ces rencontres, tant les parents que les enfants veillaient dans la cuisine où on jasait et jouait aux cartes.

Quoi de plus naturel donc que la célébration de leur mariage, en l'an de grâce 1936, après deux ans et demi de douces fréquentations ! Comme il se doit, Lucienne dut quitter son emploi d'institutrice, qu'on réservait alors pour les femmes célibataires. Les règles de travail des enseignantes étaient à l'époque on ne peut plus strictes : « Vous ne devez pas vous marier pendant la période de votre contrat » ; « Vous ne devez pas être vue en compagnie d'hommes » ; « Vous devez être disponible chez vous entre 8 h du soir et 6 h du matin » ; « Vous ne devez pas vous promener en voiture avec un homme à moins que ce ne soit votre père ou votre frère » ; « Vous devez porter vos jupes pas plus



Partie de sucre à Saint-Isidore. Circa 1910 (photo de famille).

que deux pouces au-dessus de la cheville », etc. Lucienne se consacra donc alors tout entier à son travail d'épouse et de mère.

Pendant ce temps, Georges-Édouard travaillait sur des terres et bûchait. Après quelques années vécues dans divers logements du village de Saint-Isidore, dans les Cantons de l'Est, le couple s'en fut, en compagnie de leurs deux jeunes filles, habiter à Saint-Mathias dans une cabane en bois rond que Georges-Édouard avait construite avec l'aide de son frère. Puis vint finalement l'achat d'une petite terre à Saint-Isidore ; en 1946 elle était cependant déjà trop petite pour suffire aux besoins de toute la maisonnée, et était en plus située un peu trop loin de l'école pour les besoins de leurs filles. Le couple opta donc pour un déménagement et l'achat d'une autre terre, à Abercorn, dans le comté de Sutton. Dans ce village où se côtoient tant les francophones que les anglophones, Georges-Édouard Fortier dresse un portrait de la vie quotidienne entre ces deux groupes.

Leurs conditions de vie n'étaient toutefois pas plus faciles qu'à Saint-Isidore et, l'hiver, Georges-Édouard devait faire comme plusieurs de ses compatriotes : s'expatrier aux États-Unis dans des camps de bûcherons pour suppléer à la faiblesse des revenus familiaux. Entre-temps, Lucienne s'occupait des enfants, de la maison et des repas, tout en aidant son mari sur la terre durant la saison estivale. Couturière et tricoteuse adroite, elle habillait fièrement ses enfants. Elle jouait également de l'orgue et chantait aux messes du village.

Éventuellement, les femmes mariées purent reprendre leur profession d'enseignantes, et Lucienne redevint institutrice, cette fois-ci de la classe unique de l'école de Sutton Junction.

Les souvenirs de cet homme de la treizième génération sont en fait l'histoire de la participation des Canadiens français à toute la colonisation des Cantons de l'Est. Sur une période de quatre mois, durant l'été 2002, Mlle Sylvie Fortier, étudiante en Éducation à l'Université Bishop's, a procédé à une série d'entrevues avec son grand-père, se concentrant chaque fois sur des thèmes bien précis et historiquement représentatifs de la vie et de la société de son époque. Présenté, pour la première fois au Centre de recherche des Cantons de l'Est, sous format DVD, un format vivant, durable, simple à manier et permettant des recherches rapides, *Souvenirs d'un Canadien français de la 13^e génération : M. Georges-Édouard Fortier* témoigne avec passion et clarté du passé de nos courageux défricheurs. Le DVD est maintenant disponible à la salle de consultation (Old Library) de l'édifice McCreer de l'Université Bishop's.